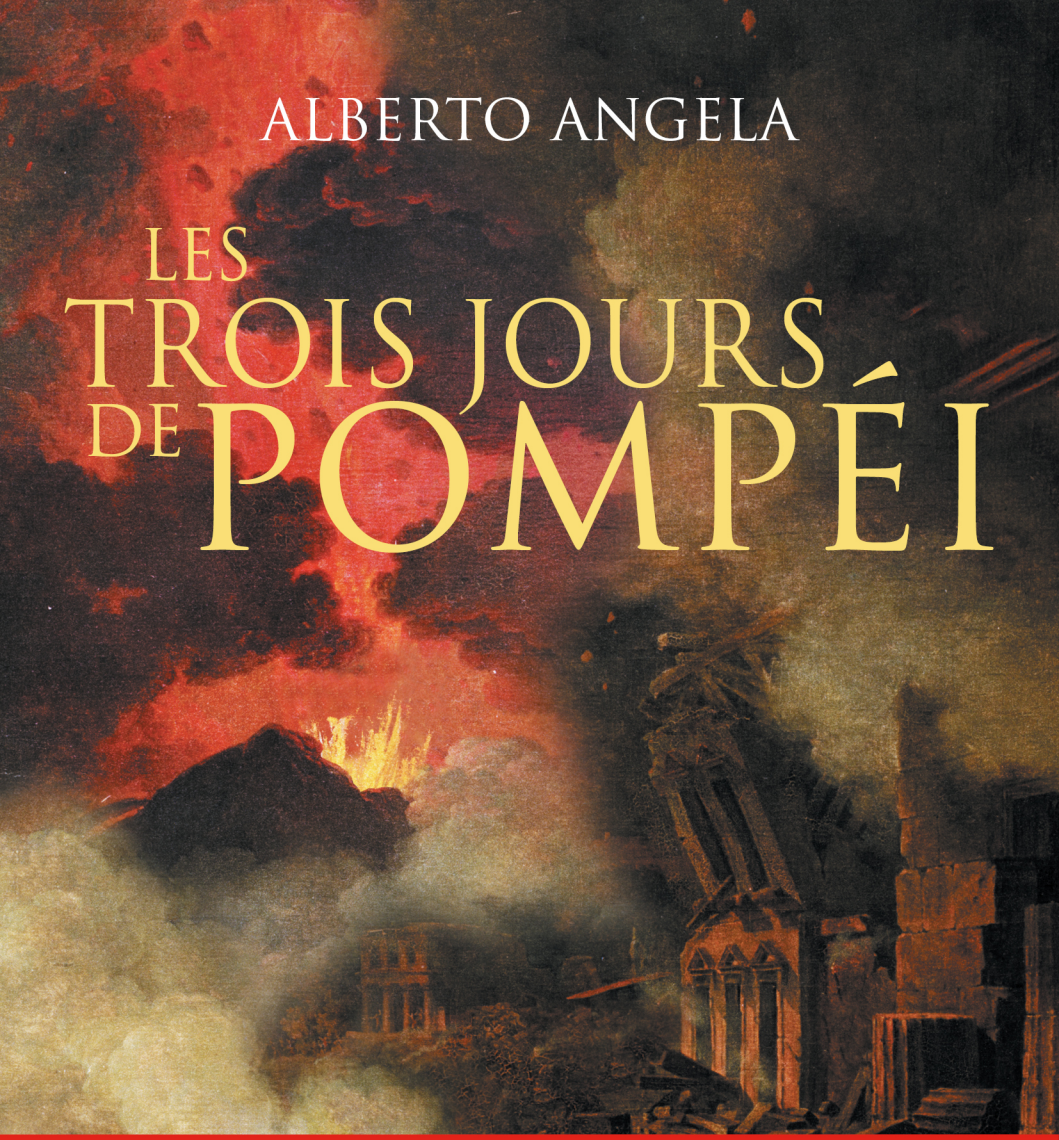
ALBERTO ANGELA

LES TROIS JOURS DE POMPÉI



200 000 exemplaires vendus en Italie

PAYOT

Auriez-vous survécu à l'éruption du Vésuve si vous aviez habité Pompéi en 79 après J.-C., et quelle existence auriez-vous menée jusqu'alors ? Car après le succès d'*Empire* (Payot, 2016), fabuleux voyage avec un simple sesterce, Alberto Angela continue de faire de ses lecteurs d'authentiques Romains : il les mêle à une multitude de personnages pour reconstituer cette fois l'une des plus grandes tragédies des temps anciens, loin des idées reçues.

Elle n'aurait pas eu lieu le 24 août mais le 24 octobre, et ce qu'on appelait « Vesuvius » n'était qu'un modeste relief dont on ignorait la vraie nature, mais qui libéra soudain une énergie équivalant à celle de 50 000 bombes d'Hiroshima. Malgré l'ampleur du cataclysme, l'auteur a retrouvé sept survivants. C'est notamment à leurs côtés que nous participons à un passionnant reportage sur la vie quotidienne au pied du volcan – tragique compte à rebours – puis à un film catastrophe avec bien des rebondissements.

Cette tension dramatique sur trois jours, il fallait un scientifique doublé d'un journaliste pour nous la restituer comme s'il nous embarquait sur un *Titanic* de l'Antiquité.

Né à Paris en 1962, Alberto Angela a été paléontologue avant de présenter à la télévision italienne des émissions culturelles très regardées. Il a publié sur la civilisation romaine plusieurs ouvrages qui ont tous été des best-sellers.

Alberto Angela

LES TROIS JOURS DE POMPÉI

Traduit de l'italien
par Catherine Pierre-Bon

Payot

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Édition française établie
par Mario Pasa

Illustration de couverture d'après Pierre-Henri de Valenciennes,
L'Éruption du Vésuve © akg-images –
Conception graphique : Clark.

Titre original :
I TRE GIORNI DI POMPEI
23-25 ottobre 79 d.C. Ora per ora,
la più grande tragedia dell'antichità

Illustrations :
1-4, 10, 11, 13-16 : © Gaetano e Marco Capasse / Capware.
5-9, 12, 17, 19-30 : © Photos Alberto Angela.
18 : © Fondazione CIVES, Museo Archeologico Virtuale, Herculanum.

Su concessione del Ministero dei Beni e delle Attività Culturali e del Turismo – Soprintendenza Speciale per i Beni Archeologici di Pompei, Ercolano e Stabia, n. 0016335 del 16/10/2014, e su concessione del Ministero dei Beni e delle Attività Culturali e del Turismo – Soprintendenza per i Beni Archeologici di Napoli, n. 16569 del 7/11/2014.

L'Editore ha fatto il possibile per reperire i proprietari dei diritti. Rimane a disposizione per gli adempimenti d'uso.

© Rizzoli Libri S.p.A. / Rizzoli, Milan, 2014-2017
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2017
ISBN : 978-2-228-91967-8

NUNC EST IRA RECENS NUNC EST DISCEDERE TEMPUS
SI DOLOR AFUERIT CREDE REDIBIT AMOR

Fuyons tant que je suis en proie à la colère,
Car, le dépit calmé, l'Amour la ferait taire.

PROPERCE, *Élégies*, Livre II, v, vers 9 et 10.
(Citation reprise sur le mur d'une maison
de Pompéi.)



La région du Vesuvius

Avant-propos

En 79 après J.-C., une terrible éruption volcanique détruisit Pompéi, Herculanum, Oplontis, Boscoreale, Stabies et le site de Terzigno. Contrairement aux nombreux livres qui cherchent à comprendre comment les victimes ont affronté leur destin, celui-ci raconte la tragédie à travers l'histoire de ses survivants. Car oui, certains ont survécu. Au terme d'une longue enquête, nous savons aujourd'hui que sept personnes au moins ont échappé à la catastrophe.

Qu'ont-ils vu ? Que nous révéleraient-ils s'ils pouvaient nous parler ?

Dans deux célèbres lettres à Tacite, Pline le Jeune est malheureusement le seul à avoir décrit le drame dont il fut témoin. De nos sept rescapés, c'est aussi celui qui en était le plus éloigné, à une trentaine de kilomètres. Il crut néanmoins qu'il allait mourir, terrorisé par les secousses et les nuages de cendre. Beaucoup plus proches du volcan, les autres n'ont laissé aucun témoignage. Nous connaissons cependant leur nom, leur âge ; nous savons où certains habitaient, et pour deux d'entre eux nous sommes même en mesure de reconstituer leurs dernières heures, replongeant au cœur de l'horreur à leurs côtés.

Découvrir la trace de sept survivants près de deux mille ans plus tard représente déjà beaucoup, c'est vrai, mais ce n'est pas suffisant. En s'intéressant à leur entourage, on peut aussi se

faire une idée de la vie quotidienne à Pompéi peu avant que sa population soit frappée par l'une des plus grandes tragédies que le monde ait connues. C'est pourquoi d'autres personnages ayant réellement existé évoluent dans cet ouvrage, aux côtés des rescapés. Pour la plupart, nous connaissons aussi leur nom, leur âge, leur métier, parfois même leur apparence physique et l'histoire de leur famille. Mais rien ne permet d'affirmer qu'ils ont été tués pendant l'éruption ou qu'ils ont échappé à l'horreur.

Enfin, il y a ceux dont nous ignorons presque tout, sinon qu'ils ne s'en sont pas sortis, qu'ils sont morts sur place, piégés dans cet enfer. Leurs restes, recueillis par les archéologues, sont conservés avec soin dans les réserves du site ou exposés au public derrière des vitrines.

Ce sont donc les rescapés, les éventuels survivants et les victimes qui vont nous faire revivre ces dernières heures. Notre récit s'articulera autour d'hommes et de femmes « réels » et non autour de personnages de fiction, comme c'est presque toujours le cas dans les films et les livres sur le sujet (le héros, l'héroïne, le méchant, l'esclave bon à jeter en pâture aux murènes, les deux gladiateurs qui finissent par devenir les meilleurs amis du monde, etc.). Pourquoi écrire un scénario ou un roman, alors qu'ont bel et bien existé des personnages dont l'histoire est peut-être plus intéressante ?

Ainsi, nous allons suivre des gens comme vous et moi dans leurs activités quotidiennes au cours des deux jours ayant précédé l'éruption, puis découvrir ce qu'ils durent affronter. Bien entendu, nous ne savons pas précisément ce qu'ils étaient en train de faire lorsque se réveilla le Vésuve (ou plutôt le « Vesuvius », ainsi qu'on appelait alors ce mont qui ne ressemblait pas un volcan). Ce que vous allez lire est une reconstitution logique de leurs journées, de ce qu'ils ont vu et vécu personnellement. Les lieux, en revanche, correspondent à la réalité, qu'il s'agisse des rues, des villas ou des exploitations agricoles disséminées sur les versants du volcan. Les fresques

décrites sont elles aussi celles que l'on peut voir aujourd'hui *in situ*.

Nos protagonistes nous conduiront à Pompéi, à Herculanum, à Oplontis et ailleurs, révélant ce qu'était l'existence à cette époque, une existence différente de celle évoquée dans les romans. Chaque ligne s'inspire en effet des conclusions établies par les archéologues sur la manière dont on vivait dans toute la zone côtière frappée par l'éruption, mais aussi du travail des volcanologues, des historiens, des botanistes et des archéo-anthropologues.

Deux remarques encore avant de remonter le temps : en qui concerne la date de l'éruption, fixée en général au 24 août 79 après J.-C., j'ai opté pour la thèse automnale, qui la situe deux mois plus tard, le 24 octobre, sur la base de recherches et d'observations précises, ainsi qu'on pourra le lire à la fin de l'ouvrage ; quant à ma description des différentes phases de la catastrophe, elle s'appuie certes sur les sources anciennes et sur l'archéologie, mais elle doit énormément aux travaux des volcanologues qui ont étudié ailleurs des éruptions plus récentes présentant bien des similitudes avec celle de 79 après J.-C. en Campanie.

Et maintenant, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter une bonne lecture.

Les personnages

Cette liste présente par ordre d'apparition les personnages dont nous allons suivre l'histoire, dans la vie et parfois jusque dans la mort. N'y figurent pas ceux qui font uniquement l'objet d'un court passage ou d'une simple mention.

RECTINA, aristocrate romaine. Elle donne un banquet à Pompéi moins de quarante-huit heures avant la tragédie. Elle s'en sortira.

PLINE L'ANCIEN (Caius Plinius Caecilius Secundus), naturaliste, écrivain latin et amiral de la flotte impériale de Misène.

EUTYCHUS, esclave de confiance de Rectina, qu'il suit dans tous ses déplacements.

CAIUS CUSPIUS PANSA, jeune politicien aux yeux de vipère. On le retrouve à la table des hommes influents de Pompéi.

CAIUS JULIUS POLYBIUS, le grand maître du business à Pompéi. On le verra entrer avec désinvolture dans un établissement peu fréquentable de la ville.

LUCIUS CAECILIUS JUCUNDUS, banquier d'âge vénérable, connu pour être particulièrement doué en affaires. Il reçoit une femme riche et séduisante dans son bureau du Forum.

POMPONIANUS, riche propriétaire d'une villa à Stabies, avec qui Pline l'Ancien passera ses dernières heures. Il s'en sortira probablement.

FLAVIUS CHRESTUS, affranchi de Stabies. Il va jouer aux dés dans un petit « casino » de Pompéi. Il s'en sortira.

LUCIUS CRASSIUS TERTIUS, propriétaire d'une *villa rustica*. Lors de l'éruption, il se réfugiera dans un entrepôt avec son trésor.

NOVELLA PRIMIGENIA, célèbre actrice de mime. Nous la suivons tandis qu'elle parcourt les rues de Pompéi, étendue sur une litière aux côtés d'un personnage puissant.

MARCUS HOLCONIUS PRISCUS, élu duumvir grâce au soutien du banquier Lucius Caecilius Jucundus. Il disparaîtra pendant l'éruption sans laisser de traces.

AULUS FURIUS SATURNINUS, jeune homme appartenant à l'une des familles les plus respectées de Pompéi. Il est en affaires avec Rectina. Lui aussi s'en sortira.

CAESIUS BASSUS, poète d'une grande sensibilité, ami de Rectina. Il loge à Pompéi dans l'hôtel cinq étoiles d'Aulus Cossius Libanus.

TITUS SUEDIUS CLEMENS, tribun inflexible représentant l'empereur à Pompéi. Nous le rencontrons alors qu'il effectue une importante tournée de reconnaissance en ville. Il survivra.

NUMERIUS POPIDIUS PRISCUS, personnage ayant fait fortune grâce au commerce du vin et à la fabrication de tuiles ; il est également propriétaire d'une boulangerie. Est-il possible qu'il s'en soit sorti ?

AULUS VETTIUS CONVIVA et AULUS VETTIUS RESTITUTUS, deux frères qui se sont enrichis après avoir été affranchis. Leur maison est l'une des plus belles de Pompéi.

AULUS COSSIUS LIBANUS, affranchi d'origine juive. Il accueille Caesius Bassus dans son hôtel de luxe à Pompéi.

APOLLINARIS, médecin de l'empereur Titus. De passage à Pompéi, il examine Rectina.

MARCUS EPIDIUS SABINUS, dit le « Quintilien de Pompéi », candidat à la charge de duumvir et propriétaire de l'élégante demeure où il héberge Titus Suedius Clemens.

STALLIANUS, plombier pompéien chargé de réparer les canalisations endommagées par de récentes secousses sismiques.

CLODIUS, vendeur de manteaux dans une échoppe à l'entrée des thermes. Il fera tout pour sauver sa famille.

MARCUS CALIDIUS NASTA, vendeur ambulant de statuettes sacrées sous le tétrapyle des Holconii.

LUCIUS VETUTIUS PLACIDUS, propriétaire de l'une des plus belles auberges de la via dell'Abbondanza. Où a-t-il caché son argent ?

ASCULA, épouse très jalouse de Lucius Vetitius Placidus.

ZOSIMUS, vendeur d'amphores, de lampes à huile et de récipients en tout genre dans une échoppe qui ressemble à un souk.

FELIX, pêcheur d'Herculanum. Il profite d'une pêche miraculeuse grâce au volcan.

AULUS FURIUS SATURNINUS (père), chevalier de l'ordre équestre et prêtre attaché au culte de Jupiter. C'est l'un des bienfaiteurs d'Herculanum.

JULIA FELIX, entrepreneuse aux idées extrêmement modernes. Nous la rencontrons tandis qu'elle s'entretient avec Rectina à la villa des Papyrus.

ÉPOUSE DE LUCIUS CAECILIUS JUCUNDUS. Sa décision de passer la nuit dans leur *villa rustica* près de Pompéi lui sera fatale.

TIBERIUS CLAUDIUS AMPHIO, affranchi gérant l'exploitation agricole du banquier Jucundus. Il entourera sa maîtresse de ses bras pour la protéger.

LUCIUS CAECILIUS APHRODISIUS, affranchi de confiance du banquier Jucundus et gardien de son trésor. Il tentera d'échapper à la mort en s'abritant dans une citerne.

LUCIUS BRITTIUS EROS, autre affranchi de la villa de la Pisanella. Il sautera sur la première occasion pour essayer de sauver sa peau.

FAUSTILLA, usurière. Elle tentera de récupérer son argent dans la panique générale.

« Raconte, Rectina ! »

Quelques années après l'éruption

SI MEMINI
Si je m'en souviens bien*…

Des yeux sombres et profonds brillent dans la pénombre. Quiconque croise ce regard est aussitôt attiré par la chaleur intense qui en émane, une chaleur toute méditerranéenne. Des cheveux de jais encadrent l'ovale du visage, ondulant telles des vagues sombres venues s'échouer sur la peau laiteuse du visage comme elles le font sur les plages de Campanie, la région où cette femme est née et a grandi.

Le large collier d'or incrusté de perles et d'émeraudes qui se soulève et s'abaisse doucement sur sa poitrine au rythme de sa respiration n'ajoute rien à sa beauté ; superflus également les deux serpents en or massif et aux yeux d'émeraude qui enserrent ses avant-bras de leurs anneaux. Quant à ses riches vêtements de soie brodés de fils d'or, ils semblent presque ternes par rapport à la fascination qu'elle exerce sur tous les participants du banquet.

* Toutes les citations en tête de chapitre sont des inscriptions découvertes sur les sites archéologiques de Pompéi et d'Herculanum. Voilà pourquoi certaines sont écrites dans un latin bien peu littéraire. *(N.d.É.)*

Allongée sur un lit de table (ou « triclinium ») aux tons ocre, le coude gauche reposant avec élégance sur un coussin moelleux, elle écoute avec attention son interlocuteur, couché lui aussi à quelques pas de là. Un homme fascinant, le teint hâlé, large d'épaules, les cheveux poivre et sel, les lèvres charnues. Quand il sourit, des rides d'expression se dessinent au coin des yeux et de la bouche.

Autour d'eux, beaucoup d'autres invités participent au banquet sur des lits triclinaires, dans le strict respect de l'étiquette romaine. Tous conversent allègrement. Les murs aux couleurs éclatantes s'ornent de scènes peintes à fresque, de fausses architectures et de paysages imaginaires.

Qu'il s'agisse de l'habillement ou du décor de leurs maisons, l'univers des Romains est beaucoup plus coloré que le nôtre, dominé par des murs blancs et des vêtements sombres. De la même façon, le sol est recouvert de mosaïques polychromes, et leurs motifs géométriques ou figuratifs sont réalisés avec des tesselles si petites qu'on croirait regarder un vrai tableau.

La salle à manger, appelée elle aussi « triclinium », s'ouvre sur un vaste jardin intérieur agrémenté d'une colonnade et de plantes ornementales aux parfums subtils que de talentueux jardiniers ont sculptées dans les formes les plus variées. Quelques paons évoluent au milieu de cette végétation, tandis que l'eau jaillissant des statues-fontaines en bronze s'écoule dans de petits bassins en marbre.

Des serviteurs vont et viennent, leurs plateaux en argent chargés de délices allant des bouchées d'autruche, un mets raffiné et coûteux, aux filets de murène pochés dans une sauce aux épices, en passant par le chevreau au miel, les fruits de saison, les figues sèches, les noix ou encore les dattes d'Afrique du Nord.

Notre regard est attiré par les petites tables installées devant les lits. Entre les plats et les pichets en verre soufflé d'une extrême finesse, nous remarquons de petites statues de

bronze figurant des vieillards décharnés, nus comme des vers, au membre démesuré. Ils soutiennent de petites coupes en argent emplies de pâtisseries et de fruits offerts aux convives. Ces statuettes sont des porte-bonheur, symboles de fécondité. Disséminés çà et là sur les tables, on note aussi des squelettes en argent d'une dizaine de centimètres de haut. Dénommés *larvae conviviales,* ils rappellent aux vivants que l'existence est courte, qu'il faut savoir apprécier ce don et toujours voir le bon côté des choses, exactement comme dans les banquets.

Une main se tend pour saisir quelques figues sèches sur l'un des plateaux. Nous sommes en automne. Un poète accompagné de musiciens déclame ses vers dans un coin de la maison, mais personne ne l'écoute. Ces notes s'insinuent pourtant dans la tête de l'hôtesse, distillant leur venin. Car ce thème musical ne lui est pas inconnu. Un souvenir lointain refait surface, une image assez vague liée à une angoisse. Et cette main qui plonge dans les figues… Une impression de déjà-vu. Mais où ? Tout à coup, un rire strident éclate dans la salle, s'élevant au-dessus des conversations. On le doit à l'un des invités, un homme replet aux cheveux blancs, allongé un peu plus loin, qui plaisante et parle la bouche pleine avec un autre convive. Ce genre de rire aussi la femme l'a déjà entendu à l'occasion d'un banquet… Oui, elle s'en souvient maintenant.

Un banquet dans sa villa, le dernier avant la tragédie. Les bruits, la musique, les conversations s'évanouissent soudain. Non seulement la scène devient muette, mais elle semble se dérouler au ralenti. La femme regarde autour d'elle, observe les hôtes. Peu à peu d'autres visages se superposent, et c'est ainsi qu'apparaissent, un par un, les hommes qui se trouvaient chez elle peu avant l'éruption. L'air serein, souriants et détendus, ils bavardent et plaisantent. Que font-ils ici ? Que leur est-il arrivé ? Elle cherche du regard quelque chose à quoi se raccrocher, elle se tourne vers la petite table à côté de son triclinium, mais ses yeux tombent sur les statuettes en bronze et

en argent. Elle n'arrive pas à se détourner de cette vision : le squelette aux orbites vides, sans expression, les côtes telle une cage d'où toute vie s'est envolée. Vient ensuite la statuette du vieillard, les joues creusées par l'âge, la bouche grande ouverte comme s'il voulait hurler et que son cri lui restait dans la gorge. Ce n'est plus une sculpture en bronze mais la métamorphose d'un souvenir. Elle a déjà vu ces traits exprimant une douleur indicible : ce sont ceux de quelqu'un qui est mort devant elle.

Elle a si longtemps cherché à fuir les souvenirs, refusant de se retourner sur le passé et d'obtenir des réponses… Elle n'en a jamais parlé. À personne. Jamais elle n'a raconté le drame qu'elle a vécu. Jamais elle n'a voulu dire ce qu'elle avait vu et enduré durant les heures tragiques de l'éruption. Elle s'est toujours murée dans le silence. La douleur était trop forte, la tragédie trop grande.

Impossible, pourtant, d'effacer les traumatismes. Un jour ou l'autre, il faut que ça sorte, il faut se confier, raconter sa souffrance à quelqu'un ; alors autant le faire le plus vite possible, sinon elle vous ronge de l'intérieur comme un parasite.

C'est vrai pour chacun de nous, c'est vrai pour elle aussi. Les souvenirs qu'elle avait enfouis dans les abîmes les plus sombres de sa mémoire sont en train de refaire surface. Ses pupilles se dilatent. Son expression chaleureuse, si pleine de sensualité et d'assurance, s'évanouit soudain. Elle lève la tête : son regard est celui d'un naufragé en quête d'une corde à laquelle s'agripper au milieu des vagues. Telles des mains tendues, ses yeux cherchent désespérément un visage, un mot, n'importe quoi auquel elle puisse se raccrocher. En vain. La tête lui tourne, ses tempes sont glacées, elle a la nausée tout à coup, elle n'arrive plus à bouger les jambes, ses bras sont lourds… si lourds. Et cette impression que son cœur va exploser, qu'une chose horrible va l'emporter, là, tout de suite.

Alertés peut-être par le bruit métallique de la coupe en argent que sa main a laissé échapper et qui vient de heurter

le sol, de nombreux participants au banquet ont compris qu'il se passait quelque chose. Son interlocuteur s'est levé et s'est approché d'elle. Mais les yeux de la femme sont désormais recouverts d'un voile de terreur, perdus dans le lointain, vers ces heures tragiques. Il était écrit qu'un jour ou l'autre il lui faudrait retourner dans cet enfer et le revivre, avant de pouvoir le reléguer dans le passé pour toujours.

L'homme a compris et se contente de lui dire :

« Raconte, Rectina. L'heure est venue. »

Les invités se taisent et s'approchent pour l'écouter. Ils savent qu'elle compte parmi les rares survivants dans la zone la plus touchée par l'éruption.

Ces mots résonnent dans le triclinium comme un tour de clef dans la serrure d'une porte fermée depuis trop longtemps. Et voilà que cette porte s'ouvre. Elle s'ouvre sur un matin de l'an 79 après J.-C. Nous sommes à bord d'un bateau. Autour de nous, le bruit des vagues qui tapent doucement contre la coque et le cri des mouettes. Devant nous, les côtes de Campanie…

L'aristocrate et l'amiral

Mer Tyrrhénienne, à l'approche de Misène
22 octobre 79 après J.-C., 8 heures du matin
53 heures avant l'éruption

AV[E] PU[EL]LA
Bonjour, petite !

Les mains osseuses du timonier nouent solidement les cordes usées par le temps qui permettent d'orienter les deux timons du bateau, lesquels fendent l'eau telles les lames de deux charrues. Dans l'Antiquité, en effet, les navires ne sont pas dotés d'un gouvernail central mais de deux, disposés de part et d'autre de la poupe. Ressemblant à de longues rames placées à la verticale, ils sont actionnés par un seul homme depuis une petite cabine faisant office de poste de pilotage.

Tandis qu'il attaque sa grande manœuvre et vire de bord pour passer le cap Misène, le timonier les sent nettement vibrer sous ses doigts comme les rênes d'un quadrige avant chaque virage au Circus Maximus. Le vaisseau se cabre un instant, hésitant à virer, puis obéit et change de cap. Rectina et les passagers l'ont senti virer eux aussi, d'autant que le vent caresse maintenant une autre partie de leur visage et que le soleil qui leur chauffait les joues s'est éclipsé derrière la voile gonflée.

Le navire file et laisse derrière lui le promontoire du cap Misène, un géant de pierre qui se dresse à quelques dizaines de mètres à bâbord. Les vagues se brisent sur les rochers qui semblent bien trop proches à chacun, formant une écume d'un blanc éclatant. Le vent apporte par rafales le bruit sourd du ressac et l'odeur âcre de l'air marin.

La blancheur de l'écume fait écho à celle de l'imposant phare à plusieurs étages qui se dresse au-dessus de leurs têtes, en haut de la falaise. On dirait des cubes de plus en plus petits posés les uns sur les autres comme un jeu d'enfants. Par sa forme et sa couleur, il ne détonnerait certainement pas dans ces petits villages blancs à flanc de colline qui bordent encore les côtes méditerranéennes. Nous verrons plus loin qu'il règne en effet une atmosphère orientale ou nord-africaine dans ces lieux, et jusque dans les rues de Pompéi. C'est pour nous une première surprise.

Depuis sa cabine, le timonier à la barbe noire et frisée continue de gouverner le bateau d'une main de maître. Il compte parmi les meilleurs sur ces routes. Son regard n'a pas cessé un seul instant de fixer la grande statue de Neptune au bout de la jetée, à l'entrée du port de Misène. Le bronze doré en devient aveuglant sous le soleil, mais pour tous les marins à l'approche le dieu de la mer offre un point de repère bienvenu.

Misène n'est pas un port comme les autres, car c'est ici qu'est cantonnée une importante escadre prétorienne, la Classis Misenensis, tandis qu'une autre stationne à Ravenne. L'énorme masse sombre qui s'avance nous rappelle que nous allons entrer dans la base navale la plus puissante de l'Empire romain. Cette quadrirème de plus de quarante mètres de long se rapproche, menaçante, propulsée par une forêt de rames qui scintillent toutes en même temps chaque fois qu'elles sortent de l'eau. La voix rauque qui imprime la cadence nous parvient par intermittence. Le bâtiment glisse sur l'eau tel un nuage bas. De grands yeux peints sur la proue protègent du mauvais sort.

Cette tradition antique se perpétue aujourd'hui encore dans certains pays comme la Turquie.

Juste en dessous, on distingue nettement le redoutable rostre de bronze et ses trois lames horizontales prêtes à éventrer la coque d'un bateau ennemi. Ce que l'on ignore, en général, c'est qu'après avoir embroché celui-ci l'éperon doit se briser et rester logé dans le navire attaqué comme le dard d'une abeille, afin que la galère romaine ne sombre pas avec lui. Ce dispositif, associé à un angle d'impact légèrement de biais et jamais perpendiculaire, empêche de transpercer trop profondément la coque, évitant du même coup le risque de rester encastré et de couler par le fond. De plus, une trajectoire oblique permet d'ouvrir une déchirure plus longue et de mettre en pièces beaucoup plus de rames, paralysant ainsi l'adversaire.

La quadrirème rentre au port après une mission de reconnaissance de la côte avec quelques trirèmes. Le but du rush final est d'éprouver l'endurance des rameurs en portant la cadence à son maximum.

Désormais, la flotte impériale de Misène n'a plus d'ennemis en Méditerranée. Finie, l'époque des grandes batailles navales comme celle d'Actium contre Marc Antoine et Cléopâtre, ou avant elle la bataille des îles Égates contre les Carthaginois ; disparus, les pirates qu'il fallait mettre en déroute. La flotte est toujours prête, bien sûr, mais elle trouve surtout son utilité en temps de paix, servant au transport de passagers, de denrées et autres marchandises.

Rectina se trouve elle-même à bord d'une liburne, un bâtiment militaire réquisitionné pour les déplacements des membres de l'administration impériale entre Misène et Pompéi. Si l'on en croit les conclusions des historiens, sur lesquelles nous reviendrons, cette femme était véritablement une VIP.

Son bateau a dû céder le passage à la quadrirème. C'est à son tour maintenant d'entrer dans le port. Tandis qu'il se fraie un chemin entre la longue jetée et l'Isola Pennata, une bande

rocheuse qui se rabat en pince de crabe sur les bassins du port, le maître d'équipage allume une flamme sur un petit autel de bord et découpe les aliments destinés à l'offrande, tout en murmurant des formules sacrées que répètent non seulement les marins, timonier compris, mais aussi certains voyageurs. Il faut savoir que depuis l'Antiquité les marins ont toujours été extrêmement superstitieux. Ils remercient ainsi les dieux d'être arrivés sains et saufs. C'est un rituel qui peut nous sembler d'un autre temps, mais il se pratique toujours, sous d'autres formes, en notre époque dominée par la technologie. Dans un avion, par exemple, qui n'a pas remarqué les passagers qui font le signe de croix, applaudissent à l'atterrissage, prient ou récitent des formules religieuses ?

L'amiral naturaliste

Le port de Misène semble avoir été spécialement conçu par la nature pour accueillir toute une flotte impériale, avec ses deux bassins en enfilade formant un 8. Notre liburne, qui se prépare au mouillage, se dirige vers le premier petit promontoire qu'elle croise à bâbord, l'actuelle Punta della Scarparella. La quadrirème, elle, a pénétré dans le second bassin naturel, séparé du premier par un étroit chenal qu'enjambe un pont de bois. Selon toute probabilité, il s'agit d'un pont mobile comme ceux que l'on trouve fréquemment sur les fleuves de l'Empire, à l'image de celui de Londinium (l'actuelle Londres).

À terre, soldats et chariots se sont certainement arrêtés. Sur un simple signal, le tablier du pont s'est levé, laissant passer le gigantesque vaisseau de guerre dont les rames ont été rentrées. Au-delà du navire, on aperçoit d'innombrables coques en rangs serrés, autant d'yeux et de rostres qui se succèdent. C'est là toute la puissance maritime de Rome, prête à s'élancer n'importe où en Méditerranée.

La liburne de Rectina vient de s'amarrer au quai. Celui-ci est bordé d'un long portique reliant une suite d'édifices aux murs blancs et aux tuiles rouges. Ils abritent notamment les bureaux de l'administration et les bâtiments techniques. Derrière eux, les maisons s'entassent les unes au-dessus des autres sur la Punta della Scarparella, couronnée d'une citadelle.

L'amiral qui commande l'escadre impériale est un homme estimé de tous. On le reconnaît aisément à sa silhouette trapue et à sa démarche grave. Il est apprécié pour sa courtoisie et son art consommé de la diplomatie, fruit d'une immense culture, mais surtout pour son tempérament tranquille, que révèle un sourire confiant et chaleureux. Son nom est entré dans l'Histoire : Caius Plinius Caecilius Secundus, surnommé « Pline l'Ancien » par les historiens pour le différencier de son neveu, Pline le Jeune. Tous deux sont des personnages clefs de notre récit. L'un connaîtra une fin tragique. L'autre, encore dans sa prime jeunesse, s'en sortira et nous racontera ce qui s'est passé.

C'est précisément Pline l'Ancien (nous l'appellerons de cette façon nous aussi) qui vient accueillir Rectina. Que savons-nous de lui ? Né à Côme (Vérone, selon certains), il a alors cinquante-six ans. Il a d'abord servi douze ans dans les légions du Rhin, où il commandait un corps de cavalerie. Hostile à Néron, il a dû mettre ensuite sa carrière entre parenthèses durant de nombreuses années. Après la mort du tyran, il a reparu sur le devant de la scène lorsque Vespasien est devenu empereur, d'autant que le hasard a voulu qu'il ait combattu en Germanie aux côtés de son fils Titus.

Pline, Vespasien et Titus : trois personnages au même caractère pragmatique, peut-être parce qu'ils ont gravi tous les échelons, connaissant tour à tour les risques, les responsabilités et les dangers de la vie au front. C'est ainsi que Pline s'est retrouvé conseiller personnel de Vespasien puis, à la mort de ce dernier peu avant la catastrophe, celui de Titus, allant même jusqu'à faire partie de son cabinet restreint.

Il avait su attendre, et grâce à ses qualités il a fini par acquérir un réel pouvoir. Mais c'est aussi une personne très cultivée et agréable à fréquenter. Il y a deux ans, ce même homme qui attend Rectina sur la jetée a terminé une œuvre colossale que l'on cite et consulte encore aujourd'hui. Son *Histoire naturelle* (*Naturalis Historia)* est une véritable encyclopédie puisqu'elle réunit les savoirs de l'époque en matière d'anthropologie, de géographie, de zoologie, de botanique, d'astronomie, de médecine et de minéralogie. Ce travail lui vaut d'ailleurs d'être considéré comme le premier naturaliste de l'Histoire, au sens moderne du terme. Ses autres ouvrages ont malheureusement disparu.

Pline fut aussi avocat ; il exerça les fonctions de procurateur en Gaule narbonnaise, en Afrique proconsulaire et en Hispanie tarraconaise, où se trouvaient d'importantes mines d'or. C'étaient là des charges extrêmement délicates. Cependant, Vespasien et Titus après lui avaient toute confiance dans cet homme d'une grande honnêteté intellectuelle autant que matérielle.

Mais comment se fait-il qu'un naturaliste commande la flotte la plus importante de l'Empire ? En ces temps de paix, cette fonction prestigieuse n'est pas très prenante et ne l'empêche pas de se consacrer à ses recherches ; c'est pourquoi Vespasien la lui a confiée.

La tête couverte d'un grand châle appelé *palla*, Rectina jette un coup d'œil à terre. Sur le quai, chacun a cessé de transborder ou de charger des marchandises, qu'il s'agisse d'amphores ou d'énormes sacs entourés d'épais filets. Les soldats qui constituent la garde de l'amiral ont donné l'ordre d'interrompre toute activité et se sont déployés de part et d'autre de l'étroite passerelle du navire. Rectina se couvre le visage dans une attitude typique des Romaines d'origine noble avant de descendre en s'appuyant sur une esclave. De nos jours, n'importe quel officiel un tant soit peu gentleman s'avancerait pour l'aider sur cette passerelle instable, mais il y a deux mille ans l'étiquette

interdisait de donner le bras ou même d'effleurer une grande dame comme celle-ci. À moins d'une extrême urgence, ce geste aurait passé pour un délit : les femmes de la noblesse romaine étaient intouchables en public.

Les retrouvailles avec l'amiral sont chaleureuses. Il est probable en effet qu'ils se connaissent de longue date ; des historiens ont même supposé qu'il y avait eu plus que de l'amitié entre eux… Mais rien ne permet de l'affirmer. Rectina, il est vrai, est encore jeune et belle, et puis elle est veuve. Ce dont nous sommes certains, en revanche, c'est qu'au début de l'éruption elle enverra un message à Pline l'Ancien, le suppliant de lui porter secours. Comment le savons-nous ? À ce stade de notre récit, il est nécessaire de faire brièvement le point sur la situation, car une grande partie de ce que vous allez lire découle de deux lettres de Pline le Jeune à Tacite, rédigées des années après la tragédie de Pompéi. Le neveu de l'amiral y décrit toutes les phases de l'éruption et ce que faisait son oncle à ce moment-là. Ce sont des documents extraordinaires dont quelques copies nous sont parvenues grâce au travail des moines du Moyen Âge.

Rectina est mentionnée dans ces lettres uniquement par son prénom, signe qu'il s'agissait probablement d'une personne connue dans les cercles de l'élite romaine. De plus, ce prénom était extrêmement rare à l'époque. Ainsi, lorsque l'on parle d'une aristocrate du nom de Rectina habitant une grande villa entre Pompéi et Herculanum, *a priori* ce ne peut être qu'elle. Bien entendu, ce ne sont là que de simples déductions. J'apporte ces précisions par souci d'honnêteté. Cependant, les éléments qui se rattachent à cette figure et aux faits qui se déroulèrent dans les heures que nous nous apprêtons à raconter sont si nombreux qu'ils autorisent une reconstitution convaincante, sans parler des découvertes archéologiques.

Pline l'Ancien conduit Rectina dans sa maison, probablement située au cœur même du port militaire. Son invitation est une manière de se faire pardonner son absence au banquet que la

jeune veuve a organisé dans sa somptueuse villa donnant sur la mer, entre Herculanum et Pompéi : ses recherches et les devoirs de sa tâche le retiennent, hélas, à Misène.

Confortablement allongés sur des *lectuli lucubratorii*, petits lits de travail, ils prennent un repas frugal arrosé d'un excellent vin de Falerne produit dans la région. Rectina remarque les *volumina* éparpillés dans le bureau de l'amiral. Ils s'ajoutent aux cartes géographiques, aux bustes de plusieurs empereurs, aux peaux et aux crânes d'animaux exotiques. (Rappelons que les livres se présentaient alors en rouleaux.) Pline est un homme avide de connaissances. De nos jours, ce serait certainement un chercheur ou bien, compte tenu de son éclectisme et de sa capacité à aborder de manière rationnelle n'importe quel thème concernant la nature, la science, l'histoire et beaucoup d'autres domaines, un excellent journaliste de vulgarisation à la télévision. En *prime time*, qui sait…

L'irruption de son neveu interrompt le cours de nos pensées. Pline le Jeune, tout juste âgé de dix-sept ans, salue poliment Rectina. Il est accompagné de sa mère, la sœur de l'amiral, dénommée Plinia, bien sûr. Le jeune homme a été adopté par son oncle, lequel l'encourage en toute occasion à étudier et à se cultiver.

« Te rends-tu aux thermes de Baïes ? demande-t-il au garçon, de sa voix grave.

– Oui. Je ne serai absent que le temps d'un bain. Du reste, c'est une jolie promenade, répond son neveu.

– Tu pourrais t'y faire porter en litière », rétorque l'amiral.

C'est une vieille polémique entre eux. Nous savons, grâce aux lettres qui nous sont parvenues, que l'oncle reprochait souvent au neveu cette manie d'aller à pied.

« Tu ne perdrais pas des heures précieuses », ajoute-t-il, considérant comme du temps perdu tout moment qui n'est pas consacré à la lecture ou à l'enrichissement du savoir. Pline l'Ancien, lui, se déplace toujours en litière pour ne pas

s'interrompre dans sa tâche, surtout à Rome, où les embouteillages allongent les déplacements.

Rectina sourit : elle sait que cet homme est hors du commun.

De fait, nous avons découvert des aspects du personnage des plus singuliers. L'amiral était un véritable bourreau de travail. Il consacrait toutes ses journées à l'étude, se faisant lire à voix haute des ouvrages auxquels il apportait des commentaires. Et ce à toute heure du jour et de la nuit : à peine levé quand il prenait le soleil, pendant les frictions et les massages après le bain, à table tandis qu'il mangeait. Chaque seconde était précieuse, tout comme chaque volume était précieux. « Aucun livre n'est à ce point négligeable qu'il ne soit de quelque utilité », se plaisait-il à répéter.

Il avait beaucoup de chance : il dormait peu et pouvait passer une nuit entière à lire et à écrire. Puis, à l'aube, il se rendait chez l'empereur et tous deux se mettaient au travail. Une fois rentré chez lui, il reprenait ses activités, s'accordant un petit somme de temps en temps, comme Napoléon. Son aptitude à s'endormir aussitôt et n'importe où était devenue légendaire, mais nous verrons que lors de la catastrophe elle lui fut fatale…

Il est temps pour Rectina de prendre congé. Elle salue l'amiral, sa sœur et son neveu. Peu après, le sourire de Pline l'Ancien s'efface tandis que la liburne qu'il a mise à sa disposition s'éloigne à vive allure de la jetée, l'emportant vers sa villa. De loin, elle le voit partir sur une litière et demander d'un signe de la main à son secrétaire, qui suit à pied, de lui lire un document.

Une carte postale de Naples… sans le Vésuve

La liburne est un rapide navire à voiles et à deux rangs de rames que les pirates des côtes orientales de l'Adriatique utilisaient jadis pour leurs raids. Débarrassés des corsaires, les Romains l'ont adoptée en y apportant quelques modifications

afin d'en faire un excellent bâtiment de guerre. Légère et facile à manœuvrer, il lui faut beaucoup moins de temps que d'autres embarcations pour atteindre la villa de Rectina, car elle recourt à la force des rameurs autant qu'à celle du vent. D'ailleurs, comme l'ont démontré les études sur la direction des retombées de cendres et de pierres au cours de l'éruption, une bonne brise souffle depuis quelques jours vers le sud-est, idéale pour cette traversée.

Rectina sent la coque fendre l'eau à toute allure tandis que la côte campanienne défile sous ses yeux. Misène est loin maintenant. On a déjà passé le golfe de Pouzzoles avec sa kyrielle de propriétés et de villas réputées pour leurs banquets. Elles sont le théâtre de la vie nocturne de l'élite romaine et l'un des plus grands lieux de débauche de l'Empire.

Mais ce n'est pas le seul endroit célèbre sur cette partie de la côte. Poursuivant sa route, la liburne laisse derrière elle la petite île de Nisida et s'apprête à pénétrer dans la baie de Naples. Le regard de Rectina se porte distraitement sur sa gauche vers une colline constellée de villas patriciennes, parmi lesquelles celle que l'homme d'affaires Vedius Pollion a léguée à Auguste. Des siècles plus tard, c'est ici que s'étendra le Pausilippe, le plus beau quartier de Naples. Quand bien même vous n'y seriez jamais allé, vous connaissez le panorama dont on jouit depuis le sommet de la colline, car c'est de là-haut qu'est prise la photo de la célèbre carte postale embrassant la baie avec le Vésuve dans le fond et le sempiternel pin maritime au premier plan. C'est un lieu enchanteur depuis l'Antiquité et ce n'est pas par hasard que Vedius Pollion a choisi le mot grec *Pausilypon* pour qualifier la villa et ses environs : « la trêve des soucis », « le lieu qui apaise la douleur ».

Il y a pourtant une grande différence entre la côte que regarde Rectina et celle que nous voyons aujourd'hui. Contemplons le paysage avec ses yeux à elle : les pins sont là, sans aucun doute, la baie aussi, mais pas la moindre trace du Vésuve ! Nous

scrutons attentivement tout le littoral entre Naples et la péninsule de Sorrente : non, décidément, pas de volcan !

Où est donc passé le Vésuve ?

Telle est la première surprise lorsqu'on étudie avec soin la géographie de l'Antiquité. Avant l'éruption de 79 après J.-C., le volcan ne se présentait pas comme aujourd'hui. Pour comprendre ce qu'un Romain voyait alors, prenez la vue classique de la baie de Naples et supprimez le cône du Vésuve.

La seconde surprise, conséquence de la première, c'est que le volcan qui menace aujourd'hui de toute sa hauteur n'est pas le tueur de Pompéi. Contrairement à ce que disent les guides touristiques, les films, les documentaires et les romans, il n'existait pas encore à cette date ! Dans ce cas, me direz-vous, qu'est-ce qui détruisit Pompéi, Terzigno, Herculanum, Boscoreale, Oplontis et Stabies ? Tout simplement un autre volcan qui se situait au même endroit, mais beaucoup plus ancien : le Somma. Vous l'avez d'ailleurs vu et revu sans vous en rendre compte sur la fameuse carte postale. Regardez bien la « petite dent » du Vésuve, à gauche. Si vous pouviez le survoler, vous constateriez qu'elle fait partie en réalité d'une grande crête qui encercle une bonne partie du volcan actuel. Cette vaste demi-lune est en fait ce qui reste de l'ancien cratère. Son conduit demeura obstrué pendant des siècles, jusqu'au jour où le bouchon de lave sauta, entraînant la mort de milliers de personnes sur une vaste zone.

Qu'en est-il du Vésuve que nous voyons aujourd'hui ? En réalité, il est apparu bien plus tard. Se dressant au centre exact de l'ancien cratère du Somma, il est justement né de l'éruption de 79 après J.-C. C'est pourquoi l'on peut dire qu'il est l'héritier de la tragédie de Pompéi. Il lui fallut cependant des siècles pour atteindre ses dimensions actuelles. Sur certaines fresques

du Moyen Âge représentant saint Janvier et le Vésuve derrière lui, il n'a même pas atteint la taille du Somma.

Attention ! L'ancien volcan que nous avons baptisé « Somma » ne portait pas ce nom du temps des Romains : ils l'appelaient « Vesuvius » ou « Vesbius ». Il ne faut pas oublier cela quand on lit des textes anciens, sans quoi on finit par s'y perdre. Autrement dit, on devrait employer les termes de « Vesuvius » ou de « Vésuve » selon que l'on parle de l'Antiquité ou des siècles suivants.

Nous savons maintenant pourquoi le Vésuve n'existait pas au moment de la tragédie. Mais s'il y avait un autre volcan, le Somma, ou Vesuvius, comment expliquer que les Romains ne se soient pas inquiétés du danger ? En principe, la forme d'un volcan est suffisamment reconnaissable pour effrayer plus souvent qu'à leur tour ceux qui vivent sur ses flancs. Encore une surprise, et encore un mythe à briser.

Dans les films et les romans célèbres, en effet, Pompéi est systématiquement dominée par un cône imposant, voire plus grand que celui du Vésuve actuel. En réalité, il n'eut ces dimensions que dans la préhistoire, pendant la dernière glaciation, quand l'homme en était encore aux peintures rupestres. D'incessantes coulées de lave avaient fini par former un volcan immense, puis de fréquentes éruptions explosives provoquèrent l'affaissement de ce géant, ne laissant apparaître que la base du cratère.

Ce que voyaient les Romains, c'était donc un mont de faible altitude et tout en longueur, aplani au centre et plus ou moins accidenté sur les bords. La couverture végétale formée par les bois, les vignobles et autres cultures contribuait à masquer sa vraie nature. À première vue il ressemblait aux reliefs voisins, bénéficiant d'un camouflage parfait tel un commando caché sous des feuilles et des branchages. De ce que l'on sait aujourd'hui, les seules zones dépourvues de végétation étaient la crête la plus haute correspondant à ce que l'on continue

d'appeler « Somma », avec des parois rocheuses et abruptes traversées de fissures, ainsi qu'une zone centrale caillouteuse et stérile, à l'évidence le bouchon qui finit par sauter. Toutefois cette dernière ne devait pas être très étendue car sur les terrains volcaniques, une fois la lave refroidie, la végétation repousse rapidement.

Voilà donc pourquoi les Romains n'ont pas réalisé qu'ils vivaient sur les pentes d'un volcan colossal. Ils marchaient, chevauchaient, cultivaient leurs vignes, se promenaient, s'embrassaient, faisaient l'amour sur le dos d'un gigantesque tueur masqué.

Mais certains érudits avaient entrevu la réalité. Strabon, célèbre géographe grec mort cinquante ans avant la catastrophe, avait deviné la véritable nature de ce massif. Il s'était rendu compte que, si les versants étaient fertiles et cultivés, les parties hautes et plates étaient arides et couleur de cendre. Faisant probablement référence aux parois rocheuses du Somma, il avait aussi remarqué quantité de failles et de cavités où la roche semblait carrément brûlée. Témoignant d'une incroyable lucidité, il en avait conclu que ces traces révélaient l'existence d'un volcan qui avait fini par s'éteindre.

L'historien Diodore de Sicile était parvenu à la même conclusion. Plus d'un siècle avant l'éruption qui détruisit Pompéi, il avait écrit que jadis ce mont crachait du feu comme l'Etna et qu'il montrait encore des signes évidents de son ancienne activité.

Combien de fois a-t-on pu constater, face aux tragédies de l'Histoire, que quelques hommes les avaient pressenties ! Ces deux auteurs avaient eu la bonne intuition mais elle était restée lettre morte, alors qu'elle aurait peut-être pu sauver des vies. Pline l'Ancien lui-même, malgré tout son savoir, n'avait pas compris le danger.

Le Vesuvius sur les fresques romaines

Le plus incroyable, c'est que les habitants de Pompéi et d'Herculanum avaient fait peindre le Vesuvius sur certaines de leurs fresques sans réaliser qu'il s'agissait d'un volcan. Ces précieuses représentations nous donnent une idée de sa forme avant l'éruption.

Nous l'avons dit, du colosse complètement détruit de la préhistoire on n'entrevoyait plus que la base du grand cratère, quelque chose de l'ordre d'un cendrier aux rebords irréguliers, rognés, avec un côté plus bas, un peu comme le Colisée aujourd'hui. Et bien sûr ce relief changeait d'aspect selon l'endroit d'où on l'observait. Les Herculanéens, vivant sur la partie basse du volcan, distinguaient très bien l'éperon du Somma, une forme familière qui se découpait dans la lumière du matin.

Ce spectacle a été immortalisé dans une célèbre fresque qui décorait un petit autel domestique (laraire) mis au jour en 1879 dans la maison de Rustius Verus, à Pompéi. On y voit Bacchus couvert de grappes de raisin et, derrière lui, un mont assez pentu tapissé de vignes, dans une représentation légèrement stylisée. Presque tous les guides et livres sur Pompéi le présentent comme le Vésuve. Mais vous le savez à présent : il s'agit du bord du cratère préhistorique. On comprend qu'avec ses vignes il ait pu apparaître à la population d'Herculanum comme un bienfait de la nature et non comme un assassin en puissance. Il y a de quoi frémir quand on songe que, sans le savoir, les peintres avaient reproduit une partie de la gueule du gigantesque prédateur qui allait bientôt dévorer des cités entières.

Les habitants de Pompéi et de Stabies, c'est-à-dire au sud-est, se trouvaient quant à eux face à la partie plane et ouverte du volcan — le côté bas du Colisée. Il n'y avait donc aucune barrière naturelle, aucun rebord pour arrêter les terribles avalanches

de cendres et de gaz brûlants qui enseveliraient ici des milliers de personnes.

Enfin, ceux qui regardaient le volcan depuis Nocera (« Nuceria » en latin), à l'est, ne distinguaient qu'un relief banal et assez bas qui devait sa forme, rappelons-le, aux éruptions et aux effondrements survenus dans un lointain passé. Si le cratère du Vesuvius était resté intact, ou du moins s'il avait gardé sa forme circulaire, les Romains auraient pu comprendre qu'il s'agissait d'un volcan. Mais son mutisme séculaire aurait quand même trompé tout le monde.

Pour l'anecdote, les bords du « cendrier » ont servi de cachette à une figure légendaire de l'histoire. Qui ne connaît pas Spartacus, le gladiateur d'origine thrace qui mena la célèbre révolte des esclaves ? En 73 avant J.-C., il se réfugia avec ses compagnons sur le mont Somma. L'endroit était si sauvage et escarpé qu'il fut impossible de les suivre. Le prêteur romain Appius Claudius Pulcher barra la seule voie d'accès, à la lisière des vignobles et des bois, pensant les avoir pris au piège. Mais Spartacus et ses hommes descendirent le versant opposé, pourtant abrupt, à l'aide de cordes constituées de lianes des vignes. Ils surprirent ainsi leurs poursuivants dans leur campement et les mirent en déroute.

Le véritable Ground Zero de l'éruption

Il y a un autre élément sur lequel la plupart des romans, des films, des séries TV et des documentaires se trompent : c'est le point de départ exact de l'éruption. Nous savons que tout a commencé quand le bouchon du Vesuvius a sauté. C'est pourquoi les écrivains et les scénaristes font systématiquement partir l'explosion du sommet du volcan — une scène qui ne manque pas de produire son effet. Malheureusement pour eux, cela ne correspond pas à la réalité, pour la simple et bonne raison,

on l'a vu, que le volcan n'avait pas de « pic » et se terminait par une forme des plus quelconques, un peu comme un cornet de glace fondue.

Le Ground Zero ne se trouvait donc pas sur un sommet mais en bas, au cœur de l'antique caldera entourée des crêtes de l'ancien cratère. Nous ignorons si des gens habitaient sur ce bouchon. Selon une interprétation très répandue, ce devait être un paysage lunaire. Mais dans quelle mesure ? Certains textes anciens en parlent, sans pour autant donner de détails sur sa superficie. S'agissait-il de tout l'intérieur du cratère ou seulement de son centre ?

Il semble que la réponse à cette question nous crève les yeux depuis des générations, mais quelques personnes seulement ont su la voir. Dans la célèbre fresque de Bacchus mentionnée plus haut, on remarque en effet sous la crête volcanique, à droite, un éperon et une zone ovale plus foncée. Des archéologues tels que Virgilio Catalano en ont conclu qu'au centre de la caldera le volcan préhistorique abritait un autre cratère plus petit, en partie érodé lui aussi, provenant d'une éruption plus récente survenue mille deux cents ans avant la disparition de Pompéi.

Cette intuition nous permet d'imaginer l'intérieur du volcan. Il est possible que la zone stérile et lunaire décrite par Strabon ait été limitée à ce petit cratère central. Que voyait-on tout autour ? Étant donné la fertilité du reste de la zone et l'absence d'activité volcanique depuis des siècles, il y avait peut-être une ceinture boisée irriguée par les eaux de pluie qui s'écoulaient le long des parois internes du bassin hydrographique formé par ce qui restait de la caldera antique. Nous savons que la forêt couvrant les versants du Vesuvius était peuplée de chevreuils et de sangliers. On a retrouvé en outre à Pompéi des bois de cerfs confirmant l'existence de cette faune sauvage.

En conséquence, l'endroit devait avoir un certain charme : un amphithéâtre naturel tapissé de végétation et protégé des vents, dont le côté bas s'ouvrait sur la mer Tyrrhénienne et sur

des couchers du soleil à couper le souffle. Le versant descendant vers les flots était parsemé de villas et d'exploitations agricoles. Pline l'Ancien lui-même en fait mention. Et dans la caldera ? Pouvons-nous aussi imaginer quelques champs cultivés avec ici et là de petites fermes et des chemins de terre ? C'est possible, mais rien ne permet de l'affirmer. Mieux vaut en rester là et ne pas laisser notre imagination s'enflammer, car nous ne possédons aucune description d'habitations dans ce secteur. Ce ne sont que des hypothèses. Ce dont nous sommes sûrs, en revanche, c'est que tout ce qui vivait à cet endroit juste avant la catastrophe fut anéanti en une fraction de seconde.

Un « serial killer » préhistorique

L'antique Vesuvius avait déjà tué par le passé. Trois de ses éruptions préhistoriques avaient dû être apocalyptiques, analogues à celle de 79 après J.-C. L'une d'elles nous a laissé un terrible témoignage : les vestiges d'un village de l'âge de bronze, découverts à Croce del Papa, sur la commune de Nola.

Il y a environ quatre mille ans, le Vesuvius explosa de manière si violente que la pluie de cendres et de pierres recouvrit une zone immense. Au cours de ce cataclysme baptisé « éruption des ponces d'Avellino », le village fut enfoui sous une coulée de boue volcanique (ou « lahar ») qui moula naturellement les huttes.

Malgré les quatre millénaires qui nous séparent de ce drame, le travail des archéologues a révélé des objets d'une extrême délicatesse : des pots et autres ustensiles quotidiens. Il a aussi permis l'étude des murs extérieurs construits avec de la paille et des joncs. Dans cette Pompéi de l'âge de bronze, de nombreux objets étaient encore à leur place dans les huttes, ou pendus aux murs. On a même découvert les enclos où l'on élevait les moutons et les cochons. On sait aussi qu'il y avait des chevaux.

L'absence de corps suggère que les habitants réussirent à s'enfuir. Mais tous ne s'en sont pas sortis. L'éruption fit de nombreuses victimes. Deux squelettes ont ainsi été retrouvés dans une localité voisine, à San Paolo Bel Sito. Ils correspondent à un homme de quarante à cinquante ans d'environ 1,70 mètre, robuste et musclé, et à une femme d'une vingtaine d'années, d'à peu près 1,50 mètre, et qui avait accouché plusieurs fois. Ils avaient pris la fuite sous une épaisse pluie de ponces mais n'avaient pu échapper à la mort, bien que déjà à 16 kilomètres du volcan. Leurs mains protégeaient encore leur visage quand les archéologues les ont découverts. Cette attitude de défense à l'instant fatal rappelle terriblement celle d'innombrables victimes de Pompéi. Peut-être ces deux-là furent-ils surpris eux aussi par une nuée ardente de gaz et de cendres, à moins qu'ils n'aient été tués par les ponces et les fragments de roche qui retombaient de dizaines et de dizaines de kilomètres de haut à une vitesse évaluée entre 125 et 170 kilomètres à l'heure. Toujours est-il que leurs corps furent ensevelis sous une couche de lapilli (petites pierres) et de ponces d'un mètre d'épaisseur, comme scellés dans une sorte de tombe géologique.

Le Vésuve, né comme nous l'avons dit le jour même de l'éruption de Pompéi, n'a fait que poursuivre l'œuvre mortelle et destructrice de son ancêtre le Vesuvius. Le jour de la tragédie fut celui du passage de témoin, celui où le Vésuve émit son premier vagissement dévastateur, si l'on peut l'exprimer ainsi. Ensuite, il lui fallut des siècles pour atteindre ses dimensions actuelles. Cette croissance ne fut pas continue mais entrecoupée de pauses, d'effondrements et d'éruptions mineures, peu explosives mais incessantes, au fil desquelles les coulées de lave s'accumulèrent, formant le cône qui nous est familier.

On distingue quatre grandes phases de croissance. La première va du I^er^ au III^e^ siècle. Après une accalmie, le Vésuve a retrouvé son activité meurtrière du V^e^ au VIII^e^ siècle, notamment avec l'éruption dite « de Pollena » en l'an 472, d'une violence telle

que les cendres retombèrent jusqu'à Constantinople, engloutissant à nouveau la région du volcan et tout ce qui avait fini par renaître autour de Pompéi. Il se réveilla à plusieurs reprises entre le x^e^ et le xii^e^ siècle. Enfin, une quatrième période d'activité intense commença par l'éruption tristement célèbre de 1631 et s'acheva par celle de 1944. Depuis lors, le Vésuve est plongé dans le sommeil.

Mais après autant d'indispensables explications, il est temps de reprendre le fil de notre récit.

Des villas de rêve

22 octobre 79 après J.-C., 13 heures
48 heures avant l'éruption

O FELICEM ME
Comme j'ai de la chance !

La navigation suit son cours. Quelle belle journée ! La liburne a déployé ses deux voiles pour profiter du vent favorable. Personne à bord ne le sait, mais ce vent sera le complice impitoyable du volcan pendant l'éruption. Il condamnera des milliers de Pompéiens à une mort certaine en dirigeant la terrible pluie de ponces et de lapilli sur la ville.

Il faut savoir que ces embarcations élégantes sont très différentes de nos bateaux à voiles, et pourtant elles naviguent sur les mêmes eaux et dans les mêmes conditions. En effet, si nos voiliers modernes ont la proue hors de l'eau, même très peu, ce n'est pas le cas des vaisseaux romains. Située au ras des flots, leur proue se distingue par sa forme particulière : une sorte de nez qui fend les vagues, surmonté d'un œil peint de chaque côté. On dirait le museau d'un animal. Dans la partie supérieure, elle se termine systématiquement par une volute en bois coloré, assez large et relativement haute. La poupe est tout aussi singulière : beaucoup plus élevée que la proue, elle se

prolonge par une sorte de queue de scorpion repliée au-dessus du pont. Sur certaines embarcations, elle est sculptée en col de cygne, affichant les traits et les couleurs d'un oiseau au long cou en forme de S. Sur d'autres, la queue du scorpion est frangée comme une touffe d'herbe ou s'orne d'un globe.

À première vue, on pourrait penser que c'est juste une décoration un peu curieuse. Mais de là à utiliser autant de bois, sans parler du poids et des heures de travail nécessaires à un tel ouvrage ! Il est vrai que ce genre de poupe peut servir à tendre des toiles pour se protéger du soleil ou de la pluie. En réalité, il semble que ce soit une sorte d'artimon, de gouvernail fixe qui aidait à maintenir le navire dans le lit du vent. On comprendra mieux si l'on compare cette poupe aux girouettes en forme d'armoiries, de drapeau ou de coq perchées sur les vieux clochers et sur certains châteaux. En pivotant sur leur axe, elles s'alignent face au vent, indiquant sa direction. Sur le même principe, l'artimon aide à maintenir le navire au vent arrière.

Les vaisseaux de l'Antiquité possédant une voile carrée, ils sont extrêmement rapides quand ils ont le vent en poupe. C'est la raison pour laquelle les Romains ont pu établir d'importantes relations commerciales avec l'Inde. Ils profitaient du vent portant dominant à l'aller comme au retour grâce à la mousson qui souffle dans une direction puis dans l'autre selon les saisons.

C'est évidemment le timonier qui barre le navire, mais cet artimon que constitue la poupe semble apporter une contribution très précieuse à la stabilité du bateau. Quand le vent vient d'une autre direction, les marins peuvent orienter les voiles de biais, mais pas au-delà d'une certaine limite. Lorsqu'il souffle de face ou de côté, le bâtiment est considérablement ralenti. Les rames sont alors indispensables, et il n'y a plus qu'à accoster dans un port en priant les dieux pour que se lève un vent favorable.

Il faudra attendre le Moyen Âge pour qu'apparaisse la célèbre voile triangulaire, capable de transformer le vent de côté en une

force suffisante pour propulser le navire. C'est à elle que l'on doit le plaisir de voguer sur un voilier, de faire de la planche à voile ou encore de contempler de superbes régates. Un marin romain n'en reviendrait pas devant nos goélettes si faciles à manœuvrer et capables de fendre les flots quel que soit le sens du vent.

Ces précisions sur les bateaux romains sont indispensables lorsque l'on évoque la tragédie de Pompéi. On vient de dire qu'à cause des limites imposées par les voiles carrées ils ne peuvent pas avancer si le vent n'est pas favorable. Cette contrainte technique va entraîner la mort de centaines et de centaines de personnes coincées dans les ports de Pompéi et de Stabies pendant l'éruption. On imagine ces femmes et ces hommes tentant de fuir la catastrophe et de rejoindre le port. Les navires sont là, devant eux, prêts à leur porter secours, et cependant immobilisés à quai, avec à leur bord des marins incapables d'aller contre le vent ou confrontés à un vent de travers trop fort, sans parler de la mer déchaînée.

Dernière particularité : il n'y a pas de cabines à l'époque romaine, et encore moins l'équivalent de nos paquebots. Les bâtiments qui croisent en Méditerranée sont soit des navires marchands, soit des vaisseaux de guerre. C'est donc aux voyageurs de se débrouiller pour trouver une petite place sur le pont, y compris pour dormir, et ils doivent apporter avec eux de quoi boire et manger durant la traversée. Il faut ajouter à cette flotte les barques de pêcheurs et les luxueuses embarcations privées que les plus fortunés utilisent pour leurs petits déplacements ou pour des fêtes organisées au large des côtes.

Bien que voyageant sur une liburne de l'armée romaine, Rectina, elle, a droit à un traitement de faveur : elle jouit d'un confortable lit de coussins ainsi que de petites tables et de chaises pliantes, à l'ombre d'une tenture rouge vif ornée de broderies.

À bord du navire, on note également la présence d'un petit groupe de soldats chargés des tours de signalisation, et qui débarqueront en même temps que la belle aristocrate. Ce détail a son importance pour la suite des événements.

Depuis le pont, nous sommes surpris de constater que le paysage est bien plus verdoyant qu'aujourd'hui. Un épais manteau végétal s'étend du littoral jusqu'au Vesuvius, lequel, vu du bateau, ressemble à une grosse baleine verte avec un « jet » de pierre (le mont Somma) sur le versant du côté de Naples. Çà et là, on entrevoit quelques fermes isolées. Rien à voir avec les maisons et les agglomérations actuelles qui se succèdent sans interruption de Naples à la péninsule de Sorrente. On réalise de nos jours à quel point la surpopulation, l'urbanisation sauvage, le béton et le mauvais goût ont défiguré ce paradis antique, ce joyau de la Méditerranée. N'oubliez pas que la population actuelle dans la région du Vésuve dépasse de loin le demi-million d'habitants. Vers la fin du I^er^ siècle de notre ère, elle ne comptait tout au plus que quelques dizaines de milliers de personnes.

Si l'arrière-pays n'abrite que des groupes d'habitations épars, sans la moindre ville, il n'en va pas de même sur la côte. Certains endroits ont bien été « bétonnés » par les Romains, mais pas au sens où nous l'entendons : ceux-ci ont fait preuve au contraire d'un extrême raffinement. Les plus beaux sites sont occupés par des villas édifiées de façon à offrir un point de vue idyllique sur la baie — et si possible sur un somptueux coucher de soleil. Les Romains sont très modernes en la matière, adoptant la même approche que les *resorts* de luxe sous les Tropiques. (Enfin… ce serait plutôt le contraire !)

Les villas surgissent à l'improviste, émergeant de la verdure ou campées sur une éminence, à l'abri des éléments. Nous sommes frappés par le blanc des murs, le rouge des toits et les vastes terrasses, mais surtout par les somptueuses colonnades sur plusieurs niveaux. Et nous parlons ici de demeures

grandioses, de propriétés de 10 000 à 20 000 mètres carrés. De loin, elles donnent une impression de grande légèreté malgré leurs dimensions. Parfois elles se déploient de plain-pied, bordées de longs portiques, à l'image de la villa des Papyrus à Herculanum. Ailleurs, les jardins et les colonnades descendent vers la mer, tel un jeu de cascades. Mais ce sont des cascades minérales, érigées dans les marbres les plus coûteux provenant des meilleures carrières d'Italie, d'Afrique du Nord et des côtes égéennes.

Le corps de la villa est soigneusement masqué par cette architecture ouverte. Derrière les colonnades se cachent en effet des jardins, des bassins, des cours intérieures, des pièces au décor polychrome, des sols pavés de marbre, des escaliers menant aux étages supérieurs, d'où l'on jouit de panoramas à couper le souffle. Et que dire des statues, des mosaïques, des fresques, des animaux exotiques ?

C'est dans de telles propriétés que les Romains les plus riches de cette région de l'Empire gèrent leurs affaires, organisent des fêtes et des banquets, déambulent, bavardent, rient, aiment. Nous ne redécouvrirons jamais toutes les merveilles que la côte vésuvienne révélait aux navigateurs de l'époque. Nous ne pouvons que les imaginer.

Les Romains communiquaient par des signaux lumineux

Nous voici presque arrivés. Nous croisons quelques bateaux de pêcheurs. Debout dans sa barque, le visage émacié, la peau tannée par le soleil, l'un d'eux remonte une longue ligne sur laquelle sont fixés des dizaines d'hameçons (un peu comme les filets maillants d'aujourd'hui). Dotée de flotteurs à intervalles réguliers, elle dérive juste en dessous de la surface de l'eau, tel un long serpent attendant sa proie. Elle a d'ores et